

JEAN COSTA

*Serpent
qui ne mue...*

roman

nrf

GALLIMARD

**SERPENT
QUI NE MUÈ...**



JEAN COSTA

*Serpent
qui ne mue...*

roman

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1947.

Serpent qui ne mue doit périr.
(Proverbe persan).

A la mémoire de BERNARD GROETHUYSEN,
je dédie ce verre d'orgeat : il voulut bien y
trouver un délassement aux boissons fortes de
ce temps-ci.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

... Jamais elle ne viendra vers lui, les mains en avant, pour la raison bien simple qu'elle se trouve en ce moment quelque part, là-bas d'où accourent les nuages, près de la mer, dans l'Ile. Jean voit très bien la maison sans étage, éclatante de chaux laiteuse au soleil, où sa famille est installée pour l'été : c'est la dernière en sortant du village de pêcheurs où lui-même doit aller s'établir avec sa mère dans quelques jours.

Le jardin clôturé de tamarix abrite du vent marin quelques rares œILLETS-des-dunes odorants et des massifs de fusains disposés en labyrinthe de part et d'autre de l'allée centrale. La lagune de rochers couverts de varechs commence tout près et l'on entend à toute heure du jour et de la nuit la voix changeante du flot montant ou descendant.

Jean sait fort bien que Béatrix est en train de vivre là ses jours d'été, grave, nonchalante et hâlée, parfois rieuse aussi, parmi sœur, frère et amis, et qu'elle ne se soucie nullement de lui, dont elle ignore pour ainsi dire l'existence.

Béatrix est un peu moins âgée que lui ; mais

depuis toujours et plus encore depuis quelques années, Jean souffre en sa présence d'un sentiment d'écrasante infériorité qu'il s'efforce de masquer sous un mélange d'indifférence, de désinvolture et de brusquerie.

Enfant, il désertait les jeux de ses pairs pour aller rôder autour des filles, autour d'elle. Et, bien qu'alors une légère différence d'âge lui donnât la suprématie corporelle, Jean était déjà secrètement en sa présence un mendiant soumis. A dix ans il lui arrivait de se détester soudain lui-même, et son visage qu'il trouvait ingrat, parce qu'elle riait de lui qui voulait lui prendre la main.

Béatrix était alors une enfant sauvage que l'on disait belle. Quand les grandes personnes lui faisaient des phrases engageantes, tentaient de l'apprivoiser et levaient son menton de l'index pour regarder ses yeux verts qu'elle avait foncés comme la mer à certaines heures, elle s'enfuyait et disparaissait dans les massifs de fusains. Il lui arrivait de rester introuvable des après-midi entières et les autres enfants la blâmaient; gravement. Jean suivait ces derniers à regret; ressentait un malaise indéfinissable à partager leurs jeux qu'elle dédaignait, à être du même bord qu'eux à ses yeux. A onze ans, déjà secrètement trop viril pour se plaire longtemps aux amusements de son âge, il laissait bientôt tomber pelle ou pioche et partait tout seul en quête de quelque chose qui lui manquait obscurément. Pourquoi fallait-il hélas que les joies fugitives cueillies près de Béatrix fussent corrompues par cette peur torturante de déplaire, de fatiguer de lui ? Pour essayer de secouer ce joug et comme pour s'en venger, il lui était bien arrivé à plusieurs

reprises de faire assaut de plaisanteries avec ses compagnons, au cours des jeux sur la plage, au sujet des filles. Mais bien vite ce point de vue l'avait laissé insatisfait.

Une après-midi qu'il s'apprêtait en hésitant à pousser la petite grille de leur jardin, Béatrix sortit en courant de la maison, et vint à sa rencontre avec des airs de voleuse. Quels battements de cœur lorsqu'il comprit qu'elle entendait le prendre pour confident d'un coup de tête tout récent ! Béatrix l'entraîna impérieusement au plus profond du massif de fusains, et après s'être commodément acagnardée tout contre lui en secouant les brindilles de ses cheveux, lui confia, essoufflée, qu'elle s'était enfuie du salon où les grandes personnes voulaient la forcer à réciter. Longtemps ils restèrent blottis en silence, et Jean sentit avec une puissante émotion la petite main vivante serrer son bras lorsque quelqu'un vint tout près d'eux appeler « Béatrix ! », puis s'en retourna sans l'avoir trouvée.

Le lendemain, comme il refaisait une fois de plus, hésitant et heureux, le geste sempiternel de pousser la petite grille en bois après un long regard circulaire sur la ligne d'horizon, Béatrix qui jouait avec une amie sur les marches de la maison, l'aperçut de loin. Elle se dressa, les poings sur les hanches, leva les yeux vers le ciel avec emphase en rejetant ses nattes derrière son dos et s'écria, excédée, « Encore toi !... Va-t'en, on t'a assez vu ! »

Tel une pointe acérée s'enfonça au cœur de Jean l'« assez vu ». Et longtemps, la satisfaction au désir monotone n'apparaissait à l'enfant que sous la forme de ce geste : pousser en hésitant une petite grille de bois peinte en vert, avec

dans l'âme une joie frissonnante de crainte, et derrière soi le murmure omniprésent de la mer.

Puis, de nombreux étés de suite sa famille avait déserté l'île pour on ne savait quelles lointaines montagnes, quels lacs bleus de Suisse, et Jean oublia tout à fait Béatrix.

Puis elle était revenue, irrégulièrement, tantôt pour un mois, tantôt pour deux semaines seulement. Chaque fois les relations avaient repris en quelques heures au point où elles en étaient restées l'an précédent, sur un ton de camaraderie familière. L'âge difficile, chez Béatrix, se traduisait en une timidité devenue plus farouche, accompagnée ou sans doute causée par l'épanouissement brusque du corps et par de légères floraisons sur le visage qui abandonnait difficilement l'enfance. Aussi Jean traitait-il de haut ses anciennes amours, non sans cacher un trouble nouveau, à cause de cette transformation de Béatrix...

Un jour cependant — il devait avoir seize ans et Béatrix quatorze ou quinze — il lui arriva une petite mésaventure. Cela se passait dans leur maisonnette de pêcheurs où il entraît et sortait comme chez lui. Jean, pour aller chercher un objet quelconque dans la cuisine, traversait le rustique « salon » où, dans un coin, trônait un vieux piano démodé. Béatrix, précisément, assise sur le tabouret branlant, tirait du clavier jauni des sons fêlés et discords qui voulaient rappeler un air à la mode vers cette époque. Sa sœur cadette, près d'elle, riait aux éclats. Jean, passant derrière les jeunes filles, arrondit les lèvres en arquant les sourcils, formula sur un ton qu'il crut irrésistible un « charmant, charmant spectacle !... », esquissa un entrechat et continua son

chemin, laissant derrière lui la porte ouverte. Il s'arrêta de l'autre côté, et (obéissant à Dieu sait quelle fantaisie d'écolier) revint sur la pointe des pieds, essaya de voir par l'interstice du battant ouvert avec le chambranle. Il entendit alors distinctement Béatrix s'exclamer à mi-voix en s'arrêtant de jouer et levant les yeux au ciel : « Dieu, que ce garçon est bête ! »

Il n'avait pas osé signaler sa présence et profita de ce qu'on recommençait à jouer pour s'esquiver avec, sur les lèvres, un petit rire que l'on dit être jaune..

Et de nouveau, plusieurs étés de suite, Béatrix et sa famille disparurent, pour reparaitre beaucoup plus tard, lorsque Jean eut atteint sa dix-neuvième année.

*
**

Depuis sa plus petite enfance, Jean passait une partie de l'été en Poitou, chez une vieille tante autoritaire, sœur aînée de M. Poidécieux, à qui ce dernier avait en mourant confié la tutelle — sinon en droit, du moins en fait — de son fils. Durant le mois et demi de séjour forcé à Vézénours, l'enfant n'avait de cesse que les malles de sa mère ne fussent bouclées pour la seconde étape des vacances. Il retrouvait alors son Ile, ses frustes camarades de l'an passé, avec qui le contact se rétablissait intégralement le soir même de l'arrivée.

Aboli, le long malaise de l'hiver parisien ; abolies, toutes les misères des classes et l'humiliation des résultats obstinément médiocres ; aboli aussi l'ennui de Vézénours avec ses champs un peu mornes et ses paysans endormis sous la pesanteur de juillet.

A treize ans, n'ayant point choix d'autres compagnons, Jean s'acoquina avec les gamins de l'île. Il partageait tout à fait leurs jeux maintenant, durcissait en même temps qu'eux, au sel et au soleil, son corps en croissance. Rien ne l'en distinguait, ni le langage qui s'encanaillait, ni le vêtement qui n'était, du lever au coucher, qu'une loque détrempée d'eau de mer. Sa mère n'en prenait point ombrage : l'enfant ne marquait que trop, durant l'hiver, une tendance à l'immobilité contemplative.

Les quelques barques qui appareillaient aux petits matins frais où la mer « riait à l'infini », emmenaient souvent à leur bord la troupe des garçons. Les pêcheurs y trouvaient leur compte. Et parfois, lorsque la chute de toute brise laissait pendre, flasque, la toile rouge le long du mât, et faisait de la mer une molle surface d'étain liquide, les enfants, nus, se jetaient à l'eau. Entraînés à la nage suffisamment loin du bateau pour qu'il leur apparût très rapetissé, un frisson de frayeur parcourait leur échine caressée par l'eau tiède, à mesurer l'abîme qu'ils avaient sous eux. Le soir, ivre de lumière et de balancement, Jean rentrait au logis, couvert de traînées de sel, et s'endormait d'un sommeil de brute prolongé tard dans la matinée.

La côte occidentale de l'île, allongée du midi vers le nord comme un galet plat, se composait pour une moitié de lagunes rocheuses, et pour l'autre, d'une immense plage déserte appelée par les habitants Côte Sauvage. Par les temps les plus calmes comme aux jours de tempête, trois, quatre ou cinq rouleaux de lames nées, au large, de la longue houle atlantique, venaient s'abattre sur cette plage en un éternel, monotone et majes-



ROMANS, FICTIONS, NOUVELLES

Juillet-Décembre 1946

SIMONE DE BEAUVOIR

Tous les Hommes sont mortels

MAX ALDEBERT

Le Village de Branches

PAUL BODIN

Le Voyage sentimental

HENRI BOSCO

Le Jardin d'Hyacinthe

MARIE-ANNE COMNÈNE

Fin d'Arabelle

RENÉ-LOUIS DES FORÊTS

Le Bavard

GILBERT CORDIER

Elisabeth

RAYMOND GUERIN

L'Apprenti

PHILIPPE HÉRIAT

Famille Boussardel

JACQUES GUICHARNAUD

Entre Chien et Loup

PIERRE LUCCIN

Le Marin en Smoking

VINCENT LABORDE

Le Sel de la Terre

GEORGES MAGNANE

Les Beaux Corps
de vingt Ans

ZOÉ OLDENBOURG

Argile et Cendres

SIMEXON

Les Noces de Poitiers

Le Cercle des Mahé